

La Maison-Dieu, 197, 1994/1, 25-38

Frédéric DEBUYST

L'ÉGLISE : UN LIEU QUE LA FOI VIENT HABITER

LE TITRE donné à cette intervention n'est pas celui d'une thèse qu'il s'agirait de développer d'une manière précise et complète. Il exprime simplement la réalité profonde qui marque de l'intérieur le lieu de la célébration chrétienne et nous accompagne lorsque nous avons, comme aujourd'hui, à en rappeler le sens et la « forme », ou encore à en évaluer l'authenticité.

La source sacramentelle

Pourquoi les chrétiens se rassemblent-ils ? Pourquoi possèdent-ils des rites, une liturgie, et un lieu pour les célébrer ? La question est abrupte. Mais la réponse peut l'être tout autant. Si la liturgie chrétienne existe, s'il existe des rites et surtout des sacrements comme ceux du baptême et de l'eucharistie, c'est, nous le savons, que leur rôle est décisif. Ils sont *le* lieu où se manifeste et se communique l'événement central, capital du salut : la passion et la résurrection du Christ, la Pâque du Seigneur. Participer activement à cet événement, à sa vie nouvelle et à l'inépuisable énergie spirituelle qui en découle est,

pour le chrétien, l'acte vital par excellence. C'est aussi un acte « récapitulateur », qui entraîne et pénètre toutes les valeurs maîtresses de sa vie : la communion ecclésiale et fraternelle, la Parole de Dieu, la prière, la vie évangélique, la mission...

Nous pouvons dire sans hésiter que le sens et l'existence de nos églises dépendent de cette même source. Pour la communauté ecclésiale et pour chacun de ses membres, l'église, lieu du baptême, de l'écoute de la Parole et de la célébration de l'Eucharistie est essentiellement un « lieu pascal ». C'est à partir de cette référence première que nous pouvons le mieux juger de l'authenticité plus ou moins grande de son organisation intérieure, de son climat, de son décor, et finalement de la réelle cohérence de ses aspects monumentaux et symboliques.

Il en émerge aussi une *hospitalité* nouvelle, extrêmement limpide, dont la caractéristique dominante est à la fois communautaire et personaliste. Comme nous le disent les Épîtres de saint Paul et les Actes des Apôtres, la communauté chrétienne n'est plus située « face » à un espace ou à un monument cultuels pour ainsi dire « séparés » d'elle (comme c'était encore le cas du temple). La « famille de Dieu » prie et célèbre *chez elle*, dans sa propre maison. Et c'est le Christ seul qui, en elle, est porteur de la sainteté. Il la communique sacramentellement à ses membres, et peut aussi, dans une connotation plus personaliste que chosiste, l'étendre aux images, aux objets du culte, et au bâtiment lui-même.

Le lieu vivant de la Pâque

Avant d'être un espace spécifique et une architecture, le lieu de la célébration chrétienne est donc un *lieu vivant*, et nous savons tous qu'il faut voir dans la communauté rassemblée le premier des « signes sacrés ». Encore ce signe doit-il prendre une forme lisible, cohérente. C'est ce que nous ont rappelé, dès le début de leur histoire, les principaux lieux forts du Mouvement liturgique.

Au château de Rothenfels-sur-le-Main, par exemple, l'événement liturgique « fondateur » — tant pour les jeunesses catholiques du *Quickborn*, dont le château était le Centre, que pour Romano Guardini qui allait bientôt en devenir le responsable — a certainement été l'eucharistie célébrée au cours des grandes Journées nationales d'août 1920. Une célébration inoubliable où plus de 1 500 jeunes dirigeants groupés avec leurs hôtes dans la prairie du château, purent entourer l'autel dans un grand mouvement enveloppant où les prêtres célébrants leur faisaient face. En plus, chose presque inouïe pour l'époque, la messe était « dialoguée » par toute l'assemblée, les textes latins étant « doublés » en allemand par un récitant.

Cette expérience exceptionnelle, dont la réalisation concrète semble avoir été saisissante, allait non seulement devenir l'idéal du *Quickborn* à travers toute l'Allemagne, mais se perfectionner au fil des années dans plusieurs centres importants du Mouvement liturgique, comme à l'abbaye de Maria-Laach en Rhénanie (à partir de 1921 dans la « messe de la crypte »), à l'abbaye augustinienne de Klosterneuburg (à partir de 1922, dans la « *Gemeinschaftsmesse* » de Pius Parsch) et surtout à Rothenfels même, où d'innombrables jeunes trouveront dans les superbes espaces aménagés par l'architecte Rudolf Schwarz, en particulier la « Salle des Chevaliers » (*Rittersaal*), des lieux et des formes d'assemblées véritablement exemplaires. Il est important pour nous d'ajouter que de l'avis d'innombrables témoins, dont Schwarz lui-même, le dynamisme de la célébration atteignait son sommet lors des grands offices de la semaine sainte, en particulier celui de la *nuit pascale* que Guardini put inaugurer à Rothenfels dès 1936 : « Ce n'est pas une petite chose », disait-il plus tard dans l'allocution finale de Pâques 1936, « qu'au fil des années un tel ensemble ait pu se construire, une telle tradition se développer ». Et il ajoute : « Ce qui vit ici vient du dedans. C'est de la *foi* que cela a surgi, du moins nous l'espérons¹... »

1. *Burgbrief*, mars-mai 1936, p. 5.

On peut donc dire qu'à Rothenfels, c'est l'assemblée elle-même, grâce sans doute à des célébrants exceptionnels (comme Guardini, Kahlefeld, plusieurs moines de Maria-Laach), qui a progressivement suscité les espaces adéquats et qu'ensuite ces espaces ont stimulé à leur tour la célébration. Ainsi, dans la nuit pascale, la forme enveloppante devenait-elle comme un grand cercle de joie et de lumière (*einen seligen Ring*). De six à sept cents assistants entouraient le cierge pascal et l'autel en portant leurs propres cierges, renouvelaient solennellement leurs engagements de baptême et, après l'Eucharistie, redescendaient tous ensemble en silence dans la cour du château, cierges allumés à la main, « envoyés dans la nuit du monde ». Un symbole qui, en pleine période nazie, n'était pas sans une signification forte².

La marque des lieux fondateurs

Comme on voit, nous sommes là en pleine période « ascendante » du Mouvement liturgique, et tout près de la vie qui l'inspire. Il faudrait à présent se demander quelles étaient, pour ces grands pionniers (et quelles sont pour nous-mêmes) les références spatiales majeures, les lieux théologiquement et liturgiquement privilégiés auxquels il s'agit, en somme, de *toujours* se reporter.

Il faut, je crois, évoquer d'abord et avant tout le lieu même de la dernière cène, la « chambre haute » de Jérusalem. Elle est le lieu originel où tout s'est concentré et d'où tout est parti. Cela peut s'exprimer par un petit texte de l'archéologue et patrologue néerlandais Fr. Van der Meer, l'auteur de *l'Atlas de l'Antiquité chrétienne* et de *Saint Augustin, pasteur d'âmes* : « Pendant des siècles, écrit-il (parlant de nos églises), la maison du Seigneur a gardé quelque chose du "*coenaculum magnum stratum*", de la chambre haute où le mystère de notre liturgie a commencé. Et ce qui nous remplit à nouveau, tous ou

2. Voir *Die Schildgenossen*, 1936, p. 155 ; *Burgbrief*, avril-mai 1937, p. 5.

presque tous, c'est la nostalgie de cette salle, de son évidence élémentaire, de son sacrement encore intact³... ».

Il a raison, je pense. Cette nostalgie de la chambre haute fait partie, et fera partie jusqu'au bout du génie chrétien du lieu, avec son intériorité unique, son caractère privilégié à l'endroit le plus noble de la maison ; avec la table qui en occupe le centre et à cette table, Jésus et ses disciples ; enfin et surtout la célébration qui s'y déroule, la parole de Jésus, sa prière, le Repas pascal du Nouveau Testament. Nous avons là, en acte, une « centralité » pour ainsi dire absolue, d'où effectivement *tout* va partir.

Dans la ligne du Nouveau Testament, nous pouvons de là passer à ces autres lieux privilégiés que sont les « maisons-églises » des premières communautés chrétiennes et surtout à la forme déjà évoquée que nous en donnent les fouilles de Doura-Europos sur l'Euphrate. Dans cette « maison des chrétiens » qui date d'environ 232, nous trouvons tout un ensemble, à la fois un et complexe, où déjà apparaissent avec clarté les deux lieux majeurs de la liturgie : le baptistère et la salle eucharistique, c'est-à-dire au plan dynamique de la foi, le lieu de l'initiation et le lieu central de la Parole et du repas du Seigneur. Nous y trouvons aussi des espaces plus difficiles à identifier : salle de l'*agapè* (le repas fraternel distinct de l'Eucharistie) et dépôts de vivres ou de vêtements pour les pauvres. A l'étage enfin, le logement de l'évêque et de prêtres, ou encore celui de la famille qui héberge chez elle le lieu communautaire. L'église-maison est ici complète, et nous pourrions lui appliquer la remarque très prégnante que l'architecte Nicolas Rosiny faisait à propos d'une de ses propres réalisations (la chapelle du home d'enfants de Zieverich, 1962) : « Une vraie communauté ne peut se limiter ni à la seule fonction liturgique ni à la seule fonction sociale. Elle doit arriver à s'exprimer de manière à faire converger en elle ces deux aspects, et à devenir ce qu'elle est au plus profond d'elle-même : une communauté de salut. »

3. *Keerpunt der Middeleeuwen*, 1950, p. 160 ; nous traduisons.

Les développements harmonieux du bâtiment-église

Nous savons que cette richesse complexe et vivante va se retrouver après la paix de l'Église dans ce que nous pouvons appeler l'« ensemble basilical ». Ce noyau urbain comprend à la fois le baptistère, la basilique proprement dite et des bâtiments de logement, d'administration, de réception. Il suffit d'en rappeler ici quelques éléments qui restent — ou redeviennent — aujourd'hui d'un grand intérêt. D'abord l'importance donnée au baptistère qui trouve alors pour ainsi dire sa propre « maison », et dont le caractère pascal se montre profondément « personnaliste » : « A l'entrée des grands jeûnes du Carême, écrit Van der Meer, une voix s'élevait de la cathèdre de l'évêque : "Catéchumènes ! hâtez-vous vers les fonts ! ne demeurez plus morts et aveugles ! soyez illuminés ! laissez-vous ouvrir les yeux !" Et dans le bâtiment vide (du baptistère), l'eau vivante faisait écho à ces paroles, la lampe brillait au-dessus de la vasque. Les croyants s'y agenouillaient, y faisaient des promesses et des vœux, et en rêvaient la nuit ⁴... »

Désir de la nuit de Pâques et du baptême chez les catéchumènes, mémoire du baptême chez les fidèles de tous âges : nous vérifions tangiblement ici l'importance et la permanence du lieu initiatique.

Notre deuxième remarque concerne la basilique elle-même, le fait qu'aux contemporains elle n'apparaissait pas comme une construction spécifiquement axiale, longitudinale, processionnelle (le *Langbau* de nos histoires de l'art), mais comme une vaste et large salle de réunion et de célébration communautaire, marquée par la double polarité de la cathèdre et de l'autel. Quant au décor, il ne s'épuisait pas pour eux dans la splendeur de la grande mosaïque absidale. Il marquait aussi le mouvement enveloppant des murs, le plafond à caissons, les superbes pavements, les intercolonnements. En fait, la basilique était une sorte de « chambre haute » amplifiée, magnifiée,

4. *Christus'Oudste Gewaad*, p. 131 ; nous traduisons.

de caractère à la fois axial et central. Lieu des mystères du culte, elle prenait ainsi *tout entière* (et pas seulement dans son abside) une signification eschatologique. Il est bon, une fois encore, d'écouter ici Van der Meer : « Le miracle de la basilique, écrit-il, réside dans cet espace central unique, à la fois vide et plein, dilaté de tous côtés, orienté vers l'Est mais en même temps ouvert sur l'espace sans fin qui rayonnait autour du petit autel... Quel intérieur antique aurait pu, même de loin, se mesurer à un tel chef-d'œuvre de concentration ⁵ ». Ce texte, qui date de 1949, a été largement confirmé par des études plus récentes, notamment celles (accompagnées de recherches de type anthropologique) du Pr Herbert Muck, qui vient de les récapituler avec vigueur dans un texte du catalogue de la Biennale de Venise (décembre 1992).

La théologie du bâtiment-église se trouve ainsi en état de traverser sans trop d'encombre les développements romans, gothiques, baroques, etc., car les grandes cathédrales devraient elles aussi être réinterprétées dans une vision spatiale plus dilatée, plus « polycentrée » — une réalité souple que finalement seul le XIX^e siècle parviendra à raidir...

Les premières réalisations du Mouvement liturgique

Nous pouvons donc rejoindre sans plus attendre le Mouvement liturgique, et nos propres églises d'aujourd'hui. Parmi elles, il en est qui déjà suscitent à leur tour notre « nostalgie ». Ce sont celles que la revue *Kunst und Kirche* appelle d'une manière si suggestive les « incubables », les bâtiments-berceaux de l'église moderne, en particulier liturgique.

Il faut évoquer ici quelques-uns de ces bâtiments, car leur rôle de référence est important pour nous. Du côté évangélique, les noms des architectes Theodor Fischer et surtout Otto Bartning représentent à eux seuls tout un

5. *Christus'Oudste Gewaad*, p. 109 ; nous traduisons.

éventail de réalisations de ce type, un monde de recherche sur la forme de la communauté et sur l'expressivité simple et forte qui lui convient. Je ne me permettrai pas de commenter ici ces œuvres (qui me sont moins familières) sauf à dire que la tradition ecclésiale protestante paraît avoir comporté très tôt (avec les étonnants petits plans idéaux de Leonhard Sturm qui datent du début du XVIII^e siècle) des propositions de lieux d'assemblée très proches de celles qui marqueront nos propres recherches des années 50 et 60.

Du côté catholique, le Mouvement liturgique ne disposait pas, au départ, d'une tradition vivante de cet ordre. Il fallait qu'il la retrouve, qu'il la recrée et, nous l'avons vu, c'est avant tout en Allemagne que cette recherche prendra corps (la France ayant apparemment sur ce plan des priorités plus directement artistiques que liturgiques).

Parmi les lieux-berceaux, il faut évidemment pointer d'abord la « Salle des Chevaliers » de Rothenfels, réaménagée par Schwarz en 1928. Nous en avons déjà parlé, mais il s'agit de bien l'insérer dans tout un ensemble : le *genius loci* du château ; l'inspiration à la fois théologique, liturgique et culturelle, extraordinairement complète, venue de Romano Guardini ; la participation de quelques architectes de grand talent à la vie et aux recherches du Centre — ainsi, en plus de Schwarz et d'un « ancien » comme Martin Weber, le jeune Emil Steffan et les deux pionniers suisses de l'architecture d'église, Hermann Baur et Fritz Metzger. Chacun de ces hommes développera une œuvre considérable et un vaste réseau d'influence, ce qui nous permet de faire de Rothenfels un des centres décisifs de l'architecture chrétienne contemporaine⁶.

Les premières églises de Schwarz, de Metzger, de Baur et de Steffan comptent toutes parmi les « incunables »

6. Nous en trouvons la confirmation dans la thèse de doctorat en théologie de Walter Zahner : *Rudolf Schwarz - Baumeister der Neuen Gemeinde. Ein Beitrag zum Gespräch zwischen Liturgietheologie und Architektur in der Liturgischen Bewegung*, « Münsteraner Theologische Abhandlungen » 15, Oros Verlag, Altenberge, 1992. Sur Rothenfels, voir les p. 56-179.

de cette architecture. Mais du point de vue de la richesse prospective (surtout théologique et liturgique) et aussi de l'intérêt renouvelé qu'il suscite aujourd'hui, je crois qu'il y a lieu de s'intéresser plus particulièrement à Steffann.

Il faut évoquer d'abord la célèbre grange-église de Boust, près de Thionville en Lorraine, le village reconstruit par Steffann en 1942/1943. Nous y trouvons, à un très haut niveau de qualité, la simplicité quasi archétypique du « bâtiment-berceau ». Pour l'ancrer dans le lieu, Steffann n'a pourtant fait que reprendre le patrimoine constructif des maisons avoisinantes, mais en se concentrant sur ses seuls éléments fondamentaux (et avec des matériaux repris aux décombres) : le pignon, le mur, le toit, l'arc, le pilier. La « présence » de cette construction dans le paysage est d'une humanité intense, qui se montre naturellement ouverte à la fonction liturgique et communautaire. Et lorsque la revue *Kunst und Kirche* intitule un de ses cahiers (1987/3) : *Einfachheit : Form der Reform* — « La simplicité : forme de la réforme » (surtout conciliaire), c'est l'œuvre de Steffann, et c'est l'image de la grange-église clandestine de Boust qui nous viennent naturellement à l'esprit. Cette simplicité est évidemment « seconde », car elle représente déjà une synthèse. Elle demeure également ouverte à des développements ultérieurs. Elle annonce notamment la reprise — au cours des années 60 et 70 — des grands thèmes de l'église-maison et du centre paroissial. Mais ce qu'elle nous donne surtout, c'est une sorte d'*image-test*, face à laquelle nous pouvons mettre à l'épreuve nombre d'églises modernes d'une authenticité douteuse, que ce soit dans la ligne fonctionnaliste ou dans celle d'un lyrisme trop gratuit. Et nous savons que ces églises sont d'assez loin les plus nombreuses.

La deuxième réalisation de Steffann que nous voudrions évoquer est Saint-Laurent de Munich, une église qui date de 1955-1956 et dont on peut dire qu'avec près de dix ans d'avance, elle nous montre un des types les plus justes et les plus complets d'églises « conciliaires ». Préparée avec Heinrich Kahlefeld, le plus brillant des disciples de Guardini, elle conduit jusqu'à leur épanouissement

« paroissial » les données si longuement expérimentées à Rothenfels, dont Schwarz lui-même (engagé dans une vision plus monumentale et aussi plus abstraite du lieu de culte) n'avait pas encore osé faire la transposition.

Construit en largeur, précédé d'une zone d'entrée calme et dense (où dans un premier temps avait été prévu le lieu du baptême) l'intérieur de Saint-Laurent est un espace « central » tout entier offert à la participation de l'assemblée. Celle-ci entoure l'autel, en trois grands groupes sensiblement égaux qui se « terminent » à une présidence située à l'arrière (dans l'axe qui va de l'autel à l'abside) et qui inclut le lieu de la parole. L'élément décisif, ici, est le fait d'avoir trouvé pour l'assemblée une forme enveloppante qui vaille aussi bien pour la Parole que pour l'Eucharistie. C'est grâce à elle que, dès le début, Saint-Laurent s'est montré un lieu de célébration particulièrement vivant et expressif, une sorte de « Rothenfels munichois » qui deviendra rapidement un exemple dans tout le sud de l'Allemagne.

Car pour Kahlefeld, la liturgie de la Parole n'est pas seulement une « avant-messe ». Issue de la liturgie synagogale, qui était un service de prière et d'écoute appuyé sur la lecture de textes de l'Écriture, elle possède une structure originale, et même, à la limite, autosuffisante, comme le lui ont montré des liturgies de ce type célébrées avec des jeunes à Rothenfels.

Pour répondre au génie propre à cette structure, la présidence, la Parole et l'assemblée doivent converger de manière à permettre une « session » véritablement adulte et fraternelle. On n'obtient guère celle-ci dans la disposition frontale, développée en profondeur comme dans une grande salle de catéchisme. En revanche, l'« assise » enveloppante, large, digne, responsable, devient une forme réellement significative, un « signe vivant » plus précieux que certains avantages fonctionnels de la frontalité.

Lorsque alors, après la liturgie de la parole, les célébrants s'avancent du banc de la présidence à l'autel, l'accent de la célébration se déplace : le cercle d'unité se resserre, s'intimise, et l'ensemble des assistants, prêtres et fidèles se retrouvent groupés dans une « communauté

de banquet ». Ils entourent l'autel en « *circumstantes* » et réactualisent ainsi sous forme claire et expressive l'image première, fondamentale de l'Eucharistie, dont Guardini regrettait si vivement qu'au fil des siècles elle soit devenue si peu perceptible. Car visiblement ou non, c'est toujours *autour* de la « table du Repas du Seigneur » que la communauté chrétienne célèbre le Mystère, le sacrifice eucharistique. Et c'est là, naturellement, que le critère pascal devrait jouer au maximum.

En fait, c'est le célèbre livre de Guardini⁷ sur la Messe qui est partout présent. Guardini y montre que la forme sensible de l'Eucharistie (sa *Gestalt*) est bien celle du *repas* issu du repas rituel de la Pâque familiale juive. Or, dit-il, « il appartient à l'acte liturgique de faire *voir* cette *Gestalt*, de faire en sorte qu'on l'accueille, qu'on y entre, qu'on la réalise effectivement. Et la chose est difficile quand elle se montre affaiblie... Mais il faut prendre sur soi de la tirer de son imprécision, des revêtements qui la cachent ». Car « l'autel est bien la table, même si sous l'influence de certains styles ou de certaines attitudes religieuses, cela n'apparaît plus guère. Et les fidèles sont rassemblés autour de l'autel, même si extérieurement la situation ne nous présente plus grand-chose d'une communauté de banquet⁸... »

Vers une synthèse nouvelle

A Saint-Laurent, Steffann et Kahlefeld retrouvent donc la vérité des choses. Et la longue série des églises de Steffann, en particulier celles qui datent d'après le Concile,

7. *Besinnung vor der Feier der Heiligen Messe*, 1939.

8. *Besinnung vor der Feier der Heiligen Messe*, 3^e éd., p. 248 ; nous traduisons. Ces textes, ainsi que l'ensemble du chapitre auquel ils appartiennent (*Die Gestalt des Gedächtnisses : Das Mahl*) ont été supprimés à partir de la 4^e édition, celle qui a servi à la traduction française du P. Duployé. Guardini s'est résigné à cette suppression, en elle-même malheureuse, à cause de la place excessive qu'il aurait fallu donner aux explications demandées par certains critiques (voir la Préface à la 4^e édition, 1947).

compléteront encore la synthèse proposée. C'est le cas, par exemple, de Sainte-Hedwige de Cologne (1968), une réalisation parfaitement mûre et achevée, mais qui n'en garde pas moins la grande simplicité qui était celle des « bâtiments-berceaux », des premiers classiques de l'architecture liturgique.

Il faut bien marquer que sur le plan architectural, la disposition enveloppante est d'une grande exigence. Comme l'autel, comme la Parole, elle représente un mystère de proximité et de distance qu'il s'agit de protéger à la fois de toutes les formes de nivellement et d'un retour à des accentuations de type « représentatif » ou scénographique. En plus, elle ne peut se clore sur elle-même, mais doit demeurer *ouverte* sur un au-delà spatial et visuel. Comme les rites eux-mêmes, l'assemblée possède une dimension eschatologique qu'il s'agit de composer avec sa forme concrète de présence.

A l'autre bout, et comme au point de départ, le lieu eucharistique exige des espaces de préparation, de cheminement et d'approche, où le lieu du *baptême* marque le pôle décisif. Comme aimait le répéter Steffann, chaque fois que nous pénétrons dans l'église, nous progressons « de seuil en seuil », récapitulant ainsi tout le processus initiatique de notre baptême. Il est donc particulièrement indiqué que le baptistère se situe au cœur de ce parcours, dans un lieu spécifique, à quelque distance déjà de la porte extérieure mais encore séparé de l'espace eucharistique par un dernier seuil.

C'est finalement tout cela que Sainte-Hedwige nous offre, avec aisance et grande densité. Et nous pouvons dire que les disciples directs ou indirects de Steffann reprendront tous cette vision proprement théologique (et « gardinienne ») du lieu de la célébration, tout en la marquant de leurs propres accents. Chez les uns, nous trouverons une tendance plus « expérimentale », faite d'audace, de mouvement, mais aussi d'analyse très stricte (Ottokar Uhl dans ses chapelles universitaires, ou à Karlsruhe-Neureut, 1989 ; Aloys Goergen à l'Académie rurale de Rattenbach, 1981 ; Patrick Quinn dans ses églises californiennes et à Boca Raton en Floride, 1987). Chez

d'autres, la préoccupation va plutôt à une structuration forte et stable, à un *genius loci* hospitalier et pleinement élaboré (Gisberth Hülsmann en Allemagne, Jean Cosse en Belgique).

Chez Jean Cosse, par exemple, nous trouvons un véritable *plan-type* pour l'église d'aujourd'hui, avec un espace d'entrée construit en profondeur qui donne accès d'une part à l'*aula* de l'assemblée eucharistique, d'autre part aux divers services et lieux de réunion. Saint-Paul de Waterloo (1969) représente à cet égard un véritable « classique » de l'église-maison contemporaine. Quant à sa recherche actuelle, sans rien laisser se perdre des grandes acquisitions liturgiques de Vatican II, elle évolue vers une architecture extérieure plus élaborée, plus identifiable dans la ville, tandis qu'à l'intérieur elle apparaît marquée (en particulier) par une élaboration très soignée du lieu du baptême, et, à l'autre bout, par un élément eschatologique très explicite, un « espace de gloire » qui achève concrètement *l'ensemble de la démarche de foi* (Sainte-Anne de Bruxelles-Koekelberg, 1990 ; la chapelle des Bénédictins de Chauveroches au Ballon d'Alsace, 1991).

A partir de tels exemples, je pense pouvoir dire que nous atteignons aujourd'hui à une sorte de nouvelle synthèse, timide encore, mais très réelle. Si l'église est vraiment, comme le dit notre titre, un lieu que la foi « vient habiter » (dans une liturgie vivante, participante), elle se montre aussi un lieu que la foi objectivement « habite » — en permanence. Car c'est la liturgie elle-même qui lui donne sa structure et son climat, et qui en fait comme une image tangible de la grande hospitalité divine.

Conclusion

Pour mieux rejoindre cette définition, j'ai suivi tout au long de cet exposé une sorte de « voie étroite », la ligne architecturale la plus stricte qu'ait connue le Mouvement liturgique, à l'exclusion de toute autre.

Ce besoin de références fortes est venu, je crois, d'un certain sentiment d'urgence. Le net « retour » du monumental, du néo-sacral, du néo-symbolique qui marque l'architecture religieuse d'aujourd'hui n'est pas favorable, nous le savons, à une vision liturgique vraiment cohérente. On a même parlé, à cet égard, d'entrée dans une ère « post-liturgique ». Je crois, pour ma part, que cette crainte est exagérée. Plus inquiétant peut-être que l'éclectisme formaliste des thèmes architecturaux est le climat général de la sensibilité religieuse, le fossé qui une fois de plus semble se creuser entre la spiritualité et la liturgie, en particulier chez les plus jeunes, même et surtout les mieux disposés.

Peut-être le moment est-il venu — entre liturgistes — de songer à une reprise franche, adaptée, concertée du Mouvement liturgique lui-même, dont le dynamisme et l'effort pédagogique semblent quelque peu mis en veilleuse depuis les succès du Concile.

Il n'était donc pas inutile d'évoquer ici en priorité — en même temps que les composantes essentielles du lieu de culte chrétien et leur économie interne — l'effort extraordinairement qualifié et concentré des pionniers qui ont été les premiers à leur donner leur forme actuelle — les Guardini, Schwarz, Steffann, Kahlefeld — ainsi que de tous ceux qui aujourd'hui demeurent convaincus par la cohérence et la simplicité de leurs intuitions et ont continué leur geste.

Frédéric DEBUYST